

# Envoûté par une vipère (ZMEINO)<sup>1</sup>

PETKO TODOROV

**L**es avertissements n'avaient pourtant pas manqué. Cette nuit-là, sa mère sortit de la grange, portant un seau de lait, et s'arrêta à la porte à ses côtés :

- « Arrête, Kosio, cesse de jouer... murmura-t-elle d'une voix chargée de préoccupations. La lune se lèvera bientôt, et cela ne présage rien de bon. Tu pourrais tomber malade, et nous ne serons plus en mesure de te protéger des voisins. »

Appuyé contre le montant de la porte, les yeux fixés sur la fenêtre en face, il continuait de jouer de son pipeau, imperméable aux avertissements maternels. Les paroles de sa mère se perdaient dans le tourbillon de ses pensées. Elle baissa alors la tête en silence, récupéra le seau et retourna vers la maison. Au loin, des charrettes délabrées grinçaient sur la route étroite, se faufilant derrière les haies. Les habitants avaient déjà barricadé leurs portes ; même la mère de Neda verrouilla la sienne.

La tante de Kosio sortit. Elle rentrait chez elle après avoir trait les vaches.

- « Hé, draguinko<sup>2</sup>, hé, rentre tout de suite à la maison. Voie comme la lune brille, on se croirait en plein jour ! C'est une heure bien mystérieuse, on ne sait quels esprits errent ici, admonesta-t-elle. »

Le jeune homme cessa de jouer et tourna la tête. Tous les habitants du village étaient déjà rentrés chez eux. Seul le tintement lointain des sonnailles des brebis dans les bergeries rompait le silence. En face, près de la haie de Neda, des lucioles clignotaient. La fenêtre de la jeune fille s'ouvrait sur la vigne, dont les lourdes grappes pendaient au mur blanc. Mais Neda, elle, se cachait à l'intérieur, indifférente à ce qui se passait dehors.

Immuable, Kosio ne bougeait pas, malgré les appels insistants de sa sœur qui le sommait de rentrer.

- « Il est temps pour toi de rentrer ! », lui dit Kosio, agacé, qui aussitôt repris sa mélodie en portant à nouveau le pipeau à ses lèvres.

Un silence total enveloppa le village. Toute ses âmes s'étaient endormies en cette nuit d'automne. À l'aube, aux premiers chants des coqs, une fenêtre s'ouvrit doucement, dévoilant le sourire radieux de Neda à travers les feuilles de vigne. La mélodie s'interrompit instantanément. Le jeune berger leva les yeux et s'appuya contre la porte.

- « Viens, viens, rejoins-moi... »
- Et pourquoi donc ? Quelle est la raison de cette demande ? dit Kosio dont le ton trahissait une pointe d'inquiétude, tandis qu'un rire s'échappait en écho

---

<sup>1</sup> Le titre original « Zmeino » vient des mots zmei, zmeitza qui dans la mythologie désignent un dragon, un dracène (dragon femelle). Ils ont la même racine que le mot zmia (змия) qui signifie serpent et qui en bulgare est au féminin. Dans ce récit, Petko Todorov se réfère au motif folklorique de l'envoûtement d'un jeune homme par un serpent, que nous avons choisi de retranscrire par vipère pour souligner la féminité du serpent.

<sup>2</sup> draguinko - frère cadet de l'époux ou neveu

- Dis-moi pourquoi as-tu quitté la danse," reprit-il, sa voix empreinte de désarroi, "nous devons rentrer ensemble, comme nous y sommes allés. Tu m'avais promis, tu te souviens ? Et pourtant, tu es partie avec ces gens-là. Et vous vous retourniez pour me regarder et vous moquer de moi.
- Mais non, nous nous tournions pour t'appeler ! Pourquoi n'es-tu pas venu ? Gantcho t'aurais acheté du halva<sup>3</sup>... », le taquina-t-elle, si bien que le berger manqua de pleurer.
- Ce n'est pas avec eux que je veux être : je veux que tu descendes pour que nous discussions...
- Ah, et pourquoi moi... Que veux-tu que je fasse ? Que je te garde comme un petit enfant ? La réponse, sévère, claqua avec la fermeture de la fenêtre.

Kosio, amer, marmonna entre ses dents et serra les poings.

- Tu as donc joué avec moi pour me ridiculiser ! »

Il se dirigea lentement vers les portes, ses pas se perdirent dans le murmure des feuilles mortes qui jonchaient la cour.

Tout au long de l'automne, Kosio évita ses amis et les jeunes filles qui ne cessaient de le taquiner. Puis vint l'hiver, avec ses marieuses parcourant le village et ses célébrations de mariage. Et enfin, ce fut le tour de Neda de revêtir la couronne de jeune mariée...

Le berger avait disparu. Seuls les très matinaux sacristain et marguillier, l'avaient aperçu à l'aube, alors qu'il partait avec son traîneau pour chercher du bois. Le jour de la Saint-Jean, à l'église, sa mère partagea ses tourments aux autres femmes. Elle leur raconta comment, après son retour de la forêt, son fils s'était couché le soir et n'avait plus pu se relever.

- « Ce serait-il le mauvais œil ? gémissait-elle, « À son retour, il s'est effondré sur son lit et depuis, il ne se lève plus, et n'a pas prononcé un seul mot...
- Une vipère l'a sûrement ensorcelé, mais chut, garde ça pour toi, ne dis rien à personne », la coupa Kasarka, sa voisine. Je l'ai observé toute la journée à travers la haie, il tournait autour de la maison, désorienté. Il est devenu comme la femme du curé. Celui-là nous portera malheur, il va mettre le feu au village...
- Oui, c'est ce qui arrive quand un berger s'amuse sous la lune...
- Nous ne pouvions pas nous endormir à cause de son pipeau..., se plaignaient d'autres voisines. »

Depuis, Kosio languissait, se fanait, et personne ne pouvait comprendre sa douleur.

*Les villageois égorgèrent une poule. Ils n'osèrent laver le linge de peur de brûler la maladie, ce qui aggraverait la situation. Cet hiver-là, ils ne tirèrent pas de laine, afin de ne pas non plus abîmer son lit. Finalement, ils commencèrent à laisser un repas pour la vipère, avec une bougie allumée dans le coin, dans l'espoir que l'animal mange et s'en aille...<sup>4</sup>*

---

<sup>3</sup> le halva - composition pâtissière correspondant à diverses confiseries consommées au Proche et Moyen-Orient. Elle est le plus souvent fabriquée à base de sésame ou de semoule.

<sup>4</sup> Selon certaines superstitions, il faut accomplir tous les actes décrits dans ce paragraphe pour apaiser la vipère qui a envoûté un jeune homme.

Les regards scrutateurs des villageois pesaient lourdement sur Kosio. Étouffant dans l'étroitesse de sa maison, il se sentait prisonnier et jeta un regard mélancolique par la fenêtre. Cependant, à l'extérieur, les arbres et les jardins semblaient dépérir dans le froid glacial de l'hiver. Où aurait-il bien pu aller ?

À l'aube naissante, la lumière du jour étendit sa couverture humide sur les sommets ombragés des montagnes, semblable à un voyageur épuisé qui se laisse choir et sombre dans un profond sommeil. Les jours se succédèrent, imprégnés de boue et d'humidité, jusqu'à ce qu'enfin le soleil transperce les brumes. Les gouttières dégoulinèrent, les flaques d'eau se frayaient un chemin à travers la cour, et des nuages aussi blancs que la neige vagabondaient dans le ciel limpide. Quelques jours plus tard, les toits des maisons scintillaient déjà sous la chaleur retrouvée, les portes et les fenêtres s'ouvraient en grand. Quelque chose attira Kosio ; il ressentit le souffle du printemps, et son âme s'éleva vers le haut, vers le soleil, tel un épi de blé dans les champs.

- « Ma tante, n'est-il pas dit que le bouillon d'ortie purifie le sang ? Préparez-moi donc une décoction d'orties pour que je puisse enfin me relever et m'échapper d'ici...
- Je vais t'en préparer, Draguinko, mais où comptes-tu aller ? » lui demanda-t-elle d'un regard inquisiteur.

Kosyo fit quelques pas en avant, ses yeux sombres s'illuminèrent :

- Que mon sang se purifie, et que tout ce qui m'opprime s'évanouisse ! Si mes afflictions disparaissent, je me lèverai pour conduire mes moutons dans le Balkan. Je ne veux plus voir personne...

Dès que la première hirondelle gazouilla sous la gouttière de l'autre côté de la route, au-delà de la haie de Neda, et que les arbres fruitiers à peine éclos embaumèrent l'air, le berger se revêtit d'une houppelande et sortit ses moutons.

Il se cachait tel un paria dans les recoins sauvages des Balkans, y enfouissant son être avec opiniâtreté. Il ne descendait plus au village, même pour les fêtes, il ne répondait pas aux messages de sa mère. Si le ravitaillement en farine qu'on lui faisait parvenir venait à manquer, il se résolvait à broyer les grains de blé lui-même. Un troisième été déjà s'était éclipsé sans laisser de trace, et le village était toujours sans nouvelles des agissements de Kosio dans les profondeurs boisées. Certains prétendaient qu'une vipère l'emmenait chaque soir à bord d'un carrosse doré vers des palais souterrains insaisissables, tandis que d'autres susurraient qu'une samodive<sup>5</sup>, éprise de lui, le contraignait à jouer pour elle de la musique jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Les ragots se répandaient comme une traînée de poudre, tous rivalisant d'inventivité.

Ces cancans chassèrent le berger, nourrissant en lui un mépris grandissant pour le village. Il se tenait désormais éloigné de toute société et ne s'intéressait plus à ses anciens congénères. Il arrivait toutefois, de temps à autre, qu'en croisant un bûcheron égaré ou un

---

<sup>5</sup> Nympe des bois dans la mythologie des Slaves du Sud.

vagabond solitaire, il chargeait ces âmes errantes de transmettre ses salutations à quelque habitant du village.

Lorsqu'une malédiction s'abattait sur l'un des habitants, les villageois allaient chercher l'ermite et il leur offrait un voile de vipère ou des racines de vétrate à brûler pour conjurer les sorts. Son cœur, ému, s'attendrissait aisément face à ses demandes.

Au printemps, quand Kasarka eut un malaise, on alla à nouveau trouver Kosio. Pendant deux jours et deux nuits, ils parcoururent la montagne à sa recherche, et ce ne fut qu'à la deuxième aube qu'ils le trouvèrent au foyer des samovides, occupé à cueillir des herbes. Il leur remit quelques brins de plantes pour préparer une tisane pour la malade. Il leur confia par la même occasion qu'au jour de la Saint-Jérémie, un miracle se produirait : tout malade dormant dans la montagne guérirait, quelle que soit sa maladie. Quant aux personnes en bonne santé, elles seraient préservées de toute future affliction. Cette nuit-là, les samodives se baignèrent de l'autre côté du bassin, sous la cascade, avant de s'envoler au-dessus des bosquets et des ravins pour répandre leur eau bienfaisante.

À l'annonce de cette révélation, les villageois abandonnèrent leurs tâches en plein jour : malades comme bien-portants se mirent en route vers le Balkan pour retrouver le berger. À travers les vallées, sur des chemins escarpés et sinueux, connus de lui seul, Kosio mena tout le monde, petits et grands. Après ces trois années d'absence, les villageois ne pouvaient s'empêcher de le dévisager et de le regarder avec admiration. Lui, ce jeune garçon, qui avait été raillé par Neda était maintenant indifférent à leurs paroles. Paré d'une houppelande sur l'épaule, la tête haute tel un bandit, il brandissait parfois son bâton pour ouvrir la voie. La route était longue. Elle s'étendait à travers la forêt et était jonchée de pierres grises. Ce n'est qu'à la tombée de la nuit qu'ils atteignirent enfin le repaire sauvage des Samodives, tandis que le ciel s'illuminait au-dessus d'eux.

Les plus âgés, épuisés de fatigue, s'assirent en bas, sur l'herbe. Les plus jeunes, quant à eux, suivirent le berger dans les arbres clairsemés, à travers lesquels s'ouvrait le ciel constellé d'étoiles. Au milieu de celui-ci, la lune était déjà suspendue. Seule la voix de la cascade tonnait dans la vallée et noyait le sombre murmure de la forêt, comme une mer verte voguant sous le bruit de cette douce berceuse.

Le berger se dressa sur la montagne. Sous ses pieds, l'herbe était noire de monde. Toutes les âmes des alentours s'étaient réunies en cet endroit. Les villageois et les habitants des huttes environnantes, tous étaient venus et s'étaient ici rassemblés. Seule Neda manquait à l'appel. *Elle est peut-être ici. Elle se cache peut-être quelque part. Elle se savait bien fautive. Mais il la retrouvera.*

Le berger enleva sa houppelande, la posa aux côtés de sa tante et de sa sœur, qui venaient de s'y installer. Puis, il se fraya un chemin à travers la cohue pour donner ses instructions. Paysans et paysannes s'entassaient sur l'herbe. Il scrutait la foule. *Est-elle présente parmi eux ? Peut-être là-bas ? Cette silhouette élancée pourrait être la sienne ! Mais non... Et*

*cette autre femme, juste à côté, sur le point de s'asseoir – Neda aurait-elle pris du poids depuis ? Non, ce n'est pas elle non plus.* Malgré ses efforts pour repérer Neda, elle demeurait insaisissable.

À mesure qu'il s'enfonçait dans le bois, les bavardages se tarissaient progressivement : la fatigue du voyage gagnait la plupart des femmes, qui s'étendaient sur l'herbe, tandis que quelques hommes, encore éveillés, écoutaient le murmure de la forêt s'élevant des pentes.

Revenant vers ses proches, la tête inclinée, le berger remarqua que le feu déclinait déjà, et que le chuchotement des feuilles emplissait l'air. Sa tante et sa sœur étaient allongées près des buissons, recroquevillées, leurs bras faisant office d'oreiller. Il s'éloigna silencieusement, aplatissant sa houppe d'un geste assuré avant de s'y allonger. La lune, telle une sentinelle bienveillante, éclairait la foule endormie, enveloppée dans son manteau d'argent. Le murmure de la forêt, tel un secret partagé, se propageait de branche en branche, s'éloignant par moments au-dessus des collines, pour mieux revenir. Même la cascade semblait avoir été ensorcelée par ce murmure, plongée dans un sommeil profond.

Seul le berger, tourmenté par ses pensées agitées, semblait en lutte avec lui-même, se retournant inlassablement dans son lit d'herbe. Finalement, il se leva et s'assit, tandis que ça et là, parmi les dormeurs, quelques-uns ronflaient doucement. Certains étiraient une jambe ou un bras, d'autres se retournaient, ouvraient les yeux pour constater que l'aube tardait encore à poindre, puis se réenveloppaient dans leur sommeil.

Un instant plus tard, sa tante, le voyant assis, se redressa et lui murmura d'une voix à peine audible :

- « Pourquoi restes-tu là, draguinko... Tu as fait venir tout le village ici pour dormir, et toi-même, tu ne fermes pas l'œil...
- Neda ?... murmura-t-il, s'approchant de sa tante. Pourquoi n'est-elle pas venue... ?
- Comment pourra-t-elle venir, draguinko, alors que sa belle-mère ne lui accorde pas une once de liberté, même pour rendre visite à sa propre mère ? Elle t'a chassé, mais elle non plus n'a pas trouvé la paix. Son mari est toujours en déplacement – et quoi qu'elle fasse, sa belle-mère reste insatisfaite !...

Le berger garda le silence. Sa tante se tourna vers lui, le regarda puis se replongea dans son sommeil.

*Sa belle-mère la retient donc prisonnière... elle a fini par se soumettre à elle,* se murmura-t-il à lui-même, inclinant sa tête hirsute sur sa poitrine. Il n'avait pas l'intention de lui dire quoi que ce soit, il désirait seulement la voir, juste une fois : serait-elle encore animée de ce regard qui le faisait chavirer de passion et d'ardeur ? Ou bien les labeurs ménagers et les soucis avaient-ils éteint la flamme de ses yeux, jadis si lumineux, et fait apparaître des cernes, tels des pétales flétris, sous son regard ? Sa belle-mère ne l'avait pas lâchée ! Et lui, de quoi avait-il besoin d'elle ! Pourquoi avait-il dû ramener tout un village ici : il était déjà résigné à son sort. Il avait toujours été un solitaire, et il le resterait. La solitude lui était familière.

Dans l'azur lointain, là-haut derrière les nuages, le ciel entamait sa métamorphose en un tableau d'aquarelle matinale. Une brise légère, telle une caresse fraîche, effleurait les sommets du Balkan. Les ombres délicates se dissipaient au-dessus des arbres, tandis que les cimes de la forêt semblaient frissonner, les branches s'élançant vers le ciel, murmuraient puis retombaient presque aussitôt, comme si elles n'avaient pas encore achevé leur repos. Mais le temps pressait, il était l'heure de se réveiller. Le firmament tout entier s'éclaircissait davantage, le vent matinal soufflait avec plus de vigueur, secouant les voiles brumeux des arbres, et la cascade s'éveillait dans la vallée.

Au-dessus de l'herbe où le berger avait passé la nuit, deux coquelicots se dressaient, figés dans leur contemplation silencieuse du troupeau. Plus bas, près de la lisière de la forêt, un vieil homme se leva, s'étira langoureusement, bâilla, puis aspira goulûment l'air pur, imprégné des fragrances envoûtantes de la sarriette et du géranium. À ses côtés, un autre homme se leva à son tour et tous deux se dirigèrent vers la cascade, traversant la foule encore engourdie de sommeil. Quelques-uns, déjà éveillés, ouvraient les yeux ; les femmes commençaient à démêler leurs cheveux, les enfants frottaient leurs paupières encore lourdes, tandis que leurs mères les incitaient à se lever pour se rafraîchir, pour leur bien-être. Bientôt, un tumulte anima les champs environnants ; les gens se précipitaient çà et là, et les herbes, foulées par la foule, libéraient leur parfum intense et revigorant.

Mais bien avant même que les premiers rayons du soleil ne caressent la pelouse, alors même que le premier paysan s'agenouillait près des rochers, sous la cascade, une silhouette enveloppée dans une houpelande agitée par le vent apparut au-delà de la colline. Après s'être rafraîchi le visage d'une poignée d'eau froide, le berger, emporté à nouveau par le tourbillon de son destin, se perdit dans l'obscurité du crépuscule matinal, s'enfonçant à travers la forêt dense. Des hommes, des femmes et des enfants affluèrent du camp : certains se rassemblaient le long du rivage, d'autres bondissaient par-dessus les pierres pour s'agenouiller près de la cascade et se purifier. Et bien au-dessus des rochers noirs, entre lesquels se dessinaient de faibles pics, la cascade déployait toute sa majesté. Les rayons du soleil caressaient ses larges épaules ruisselantes, étiraient ses fines cordes tels des fils de soie, tissant autour d'elle une écharpe scintillante d'argent.

*Traduction relue par Manon Husson*